

FARAH ATASSI, LA FULGURANCE DES LIGNES PURES

PAR EMMANUELLE LEQUEUX

Après avoir participé au Salon de Montrouge en 2010, Farah Atassi est nommée pour le prix Marcel-Duchamp 2013. Elle revient d'une résidence à l'International Studio & Curatorial Program (ISCP), à New York, et expose ses dernières toiles chez Xippas, à Paris.

Fulgurance : matière première des toiles de Farah Atassi, autant que de son parcours. À peine cinq ans après sa première exposition, voilà la jeune femme qui accède, cet automne, au firmament (certes relatif, mais tout de même) : la nomination au prix Marcel-Duchamp. Déjà, quand elle a participé au Salon de Montrouge en 2010, les rumeurs les plus favorables couraient

sur son compte, et nombre d'amateurs d'art avaient été subjugués par ses premières toiles, exposées chez Anne+ à Ivry-sur-Seine ou dans le cadre d'une exposition collective à la Ferme du Buisson. Née en 1981, la redoutable rivale de Claire Fontaine, Raphaël Zarka et Latifa Echakhch ne se laisse pourtant en rien dérouter de sa quête. Son succès aussi mérité que soudain ? Les collectionneurs qui s'arrachent ses toiles ? Cela n'empêche pas Farah Atassi de bouleverser sans cesse sa pratique : les trois séries de toiles qu'elle a réalisées jusqu'à présent frappent autant par leurs très rigoureuses compositions que par leurs singularités. Formée aux Beaux-arts de Paris, elle y papillonnait entre les ateliers de Bernard Piffaretti, Claude Viallat et Jean-Michel Alberola sans se laisser impressionner le moins du monde. Mais, elle le reconnaît, il lui a fallu quelques années avant de trouver sa voie. « J'ai exploré différents sujets, le paysage, le portrait, mais tout était assez désorganisé, pas du tout dans la représentation de l'espace, et j'ai senti un besoin de rupture : selon moi, je me trouvais dans une impasse », se souvient-elle. Alors est venue sa première illumination : avec une implacable froideur, elle se met à explorer du pinceau la ruine moderniste, qu'elle frappe de la lumière si complexe des intérieurs hollandais du siècle d'or (née à Bruxelles de parents syriens, Farah Atassi se sent fille du Nord bien plus que d'Orient). Naît ainsi une litanie d'espaces pauvres et dépouillés, dépourvus



Farah Atassi, *Modern Toys II*, 2013, huile et glycéro sur toile, 200 x 160 cm. Courtesy galerie Xippas.

de toute présence humaine, aux tristes tonalités : « J'avais besoin de réapprendre la couleur... En fait, jusqu'à présent, me manquait une contrainte, quelque chose qui me tienne. Quand je l'ai trouvée, je me suis révélée ». Mais cette série qui lui valut ses premiers succès fait déjà pour elle partie du passé. Exposées en ce moment à la galerie Xippas, à Paris, ses toiles les plus récentes témoignent d'un virage à... 90°. Car pour l'artiste, ces œuvres ont en commun un des leitmotifs essentiels à sa recherche : « la réflexion sur la grille moderniste. En travaillant en all-over au Scotch®, je continue à créer le trouble en concevant autrement un espace illusionniste qui échappe à l'abstraction. Un dispositif contradictoire, entre perspectives marquées et effets de planéité ».

Surtout ne pas voir derrière ces images aux allures de pixels en explosion une influence de l'image numérique : ce sont les avant-gardes du XX^e siècle qui continuent de hanter la jeune peintre, et les notions attachées à l'histoire de la peinture moderniste et à ses défenseurs comme Clement Greenberg. « Je m'amuse à confronter des motifs ornementaux, folkloriques, à la doctrine moderniste pure qui les rejette », raconte-t-elle en se souvenant des Nibelungen de Fritz Lang, film qui mêle les influences du Bauhaus et du folklore germanique. Si Mondrian et Malevitch ont hanté son travail dès les débuts, ce sont maintenant « les limites de leur utopie » qu'elle cherche à questionner. Des interrogations purement formelles, qui réfutent la vision que nombre d'amateurs ont eu de ses premières toiles : « Avec mon travail sur la ruine, beaucoup de gens me parlaient de l'absence, de la mélancolie, il y avait dans leur lecture un pathos que je ne mets pas du tout dans mon travail ». Volontairement froides, ses dernières pièces échappent à ce risque. Mais frappent par la fulgurance de leurs lignes pures. ■

JUSQU'AU 26 OCTOBRE, GALERIE XIPPAS, 108, rue Vieille-du-Temple, 75003 Paris, tél. 01 40 27 05 55, <http://xippas.com>

Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine et du ministère de la Culture et de la Communication.